

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Marie

Jean-Luc Gautier

Volume 26, numéro 1 (151), février 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gautier, J.-L. (1984). Marie. *Liberté*, 26(1), 17–26.

JEAN-LUC GAUTIER

MARIE

Nazareth n'était alors qu'un petit village comme beaucoup d'autres en Galilée. Les voyageurs ne s'y arrêtaient que forcés. Elle n'était pas encore submergée, ainsi qu'on m'a dit qu'elle l'était, par le flux de ceux qui veulent se recueillir sur les lieux où mon Fils passa son enfance.

J'y vivais seule. Les uniques parents que je me connus, Elisabeth, sœur de mon père, et son époux Zacharie, habitaient alors un autre village situé à deux heures de marche environ de Nazareth. Mon père, David, fils de Japhet, était mort d'une fièvre maligne alors que n'était pas révolue ma treizième année. Peu de mois après, on retrouva le corps de ma mère, dont le chagrin avait dérangé l'esprit, au bas d'un ravin où elle avait glissé au cours d'une de ces escapades qui la voyaient errer dans le désert, les yeux fixés sur un au-delà d'où elle croyait que l'appelait son époux. Dès après la mort de celui-ci, ma tante Elisabeth avait offert de nous céder une pièce de sa maison. Mais ma mère obstinément refusa de désertir le lieu qui avait abrité sa vie conjugale.

Elle disparue, Elisabeth me renouvela son offre. Mais je détestais Zacharie, homme avare et grossier, et je savais qu'hostile à ma venue, il ne perdrait pas une occasion de me signifier qu'il ne me souffrait que contraint. Je dois en outre avouer que la perspective de vivre seule contre toute coutume à l'instar de Sarah, la veuve débauchée, ne me déplaisait pas; non que j'envisageasse de me rouler dans les mêmes turpitudes, je voulais au contraire prouver au monde — orgueil fréquent chez les adolescents — que j'étais capable de survivre par mes propres moyens sans prostituer mon corps.

Ainsi je déclinai l'offre de ma tante. Afin qu'elle ne m'en fit pas grief, cependant, et parce que je rendais à cette femme si bonne toute l'affection qu'elle me prodiguait, je pris l'habitude de la visiter toutes les décades environ. De son côté, il n'était pas rare qu'elle surgît à l'improviste, partie pour s'assurer que je ne manquais de rien, partie, bien qu'elle s'en défendît, pour mettre fin à une éventuelle inconduite qui eût eu du moins l'avantage à ses yeux de lui fournir un prétexte pour m'emporter d'autorité chez elle. En vain: j'étais aussi sage que têtue.

Je vivais principalement des poteries que je fabriquais de mes mains (un tour et un peu de dextérité: ç'avait été, outre ma maison, tout mon héritage) et que je vendais aux rarissimes étrangers de passage et aux autres villageois. Contrairement à ce que j'avais prévu (et d'une certaine manière espéré), ceux-ci n'avaient pas mal jugé mon désir d'indépendance. Je crois qu'ils étaient plutôt fiers que j'eusse tenu à ne pas quitter Nazareth. Beaucoup m'achetaient des poteries pour me venir en aide, bien qu'ils n'en eussent pas besoin. Je pourrais citer les noms d'au moins deux femmes qui laissaient tomber les leurs à cette seule fin; et leurs maris, devinant le motif de leur maladresse, renonçaient à les battre.

Or vivait à Nazareth un vaurien du nom de Jérémie. C'était le fils unique de Zébédée, le forgeron. Il ne travaillait pas. Sourd aux adjurations de son père, il occupait sa journée à dormir à l'ombre des

oliviers, à jouer, à poursuivre les filles. C'était le séducteur du village. C'est à lui que la plupart des maris qui au soir de leurs noces ne trouvaient pas des épouses intactes devaient leur déconvenue. Chose curieuse, il ne m'avait fait, à moi, aucune avance, alors que d'autres ne s'en étaient pas privés. On ne le voyait guère du côté de ma maison. Quand je venais tirer de l'eau du puits, sur la place, il était parfois là, assis sous un arbre. Il ne disait rien. Mais je sentais son regard sur moi; et à ma grande irritation, cela me rendait maladroit.

J'avais atteint depuis peu l'âge de seize ans quand je reçus un jour la visite inopinée de ma tante. Fougueuse et résolument optimiste, elle portait néanmoins dans son cœur la plaie toujours ouverte de ne pouvoir enfanter; d'où une mélancolie constante au fond des yeux. Or, ce jour-là, cette ombre même était absente. En proie à une excitation joyeuse, à peine fut-elle descendue de son âne qu'elle m'entraîna dans la maison de l'air dont l'avocat véreux, avant le procès, glisse quelques mots en aparté au juge qu'il a corrompu.

Elisabeth m'avait trouvé un époux, c'est ce qu'elle venait m'annoncer.

Au nom d'époux, le visage de Jérémie surgit spontanément dans mon esprit. Mais Jérémie n'était pas le mari qu'avait déniché ma tante. Il se nommait Joseph, il était charpentier dans le village d'Elisabeth. Il était veuf et sans enfants. Il était au midi de sa vie. C'était un charpentier de première force, et si j'acceptais de devenir sa femme il ne ferait pas difficulté de venir s'établir à Nazareth, qui n'en comptait alors aucun; ainsi, argumenta finement ma tante, pourrais-je demeurer en ce lieu où il semblait que je fusse incrustée, obstinée que j'étais. Le double de mon âge (au moins), je trouvai que c'était beaucoup; et si l'idée de me marier, depuis quelque temps, m'était moins odieuse qu'elle ne me l'avait été, celle de me marier avec Joseph ne me souriait pas. Ma tante cependant, dans sa fiébrilité, paraissait si

éloignée de penser que sa proposition pût ne pas m'enchanter, que je n'osai la repousser de peur de la peiner, et je lui déclarai que tout ce que je souhaitais, c'était du moins de voir à quoi ressemblait ce Joseph avant de donner ma réponse. J'étais bien décidée à la rendre négative; du moins ma tante ne pourrait-elle m'accuser d'une mauvaise volonté de principe.

Elle eut un sourire triomphal, m'embrassa avec effusion et disparut sur-le-champ sans ajouter un mot.

Cinq ou six jours plus tard, comme le soleil était au milieu de sa course, je vis un petit âne portant un grand homme au ventre proéminent et à l'air renfrogné, sous sa barbe noire broussailleuse, monter vers ma maison et s'arrêter devant moi; assise sur le pas de ma porte, je maniais mon tour.

Je m'interrompis.

— Bonjour! dis-je aimablement, croyant qu'il s'agissait d'un client. Que puis-je pour ton service?

L'homme ne répondit pas.

Il avait sauté à bas de son âne et à présent, d'un regard perçant, il me dévisageait, les mains sur les hanches, de telle façon que je finis par devenir plus rouge que l'écarlate du teinturier. Cela me mit en colère. Et j'étais sur le point de réitérer d'un ton vif ma question quand, tout à coup, l'homme me tourna le dos, monta sur son âne et s'éloigna comme il était venu, sans un mot.

Je m'interrogeais encore sur l'identité et le but de ce visiteur discourtois, rageant d'avoir rougi devant lui et de ne pas avoir eu le temps de lui manifester mon mécontentement, quand, environ une heure plus tard, que ne vis-je pas: lui, lui qui osait se représenter devant moi! Pour la seconde fois, il descendit de son âne. Mais ce fut cette fois pour me dire, d'un air contrarié:

— Femme, c'est toi que je veux. Quand je t'ai vue si belle, tout à l'heure, je me suis dit que tu n'étais pas faite pour un vieil ours dans mon genre, et qu'à épouse trop séduisante, mari cocu. Mais le souvenir

de ta beauté m'a poursuivi tout au long du chemin, et m'a ramené jusqu'à toi. Ce n'est pas mal ce que tu fais là... Mon nom est Joseph et je suis charpentier.

C'était donc ce Joseph auquel ma tante me destinait. Son discours inattendu et flatteur avait désarmé ma colère; je ne pus m'empêcher de sourire en le voyant si profondément ennuyé de m'aimer. Sa façon de cacher son inclination sous une apparence hostile me rappela mon père. Il attendait. Je dis:

— Reviens dans dix jours d'ici et tu sauras ma réponse. Mais à toutes fins utiles sache qu'elle viendra de moi seule et que, de ce fait, elle vaudra pour jamais — quelle qu'elle soit.

Il ouvrit des yeux grands comme des meules de moulin et j'étouffai un nouveau sourire; sans doute sa femme avait-elle été une petite personne effacée et soumise qui n'avait jamais imaginé qu'on pût ne pas accéder sur-le-champ aux désirs de son époux.

— Dans dix jours? dit-il, interloqué; et comme je ne répondais pas, recommençant à actionner mon tour comme s'il n'eût pas existé, il se retourna, plongea la main dans la sacoche qui pendait au flanc de son âne et, me faisant à nouveau face, il se baissa pour déposer devant moi une écuelle de bois. Une simple écuelle comme on en utilise tous les jours. Mais elle était d'un galbe parfait et comme, fascinée, j'avais la main pour la toucher, elle m'apparut si lisse qu'on eût dit de la laine. Jean, Jean, c'était la plus belle écuelle que j'aie jamais vue!

L'admiration qu'il lut dans mes yeux emplit Joseph de fierté et c'est rose et radieux qu'il remonta sur son âne qui disparut au petit trot dans un nuage de poussière.

Je rangeai aussitôt précieusement l'écuelle. Ce Joseph était un brave homme, et habile, et c'étaient autant d'atouts pour lui. Je le dis le lendemain à ma tante qui, ainsi que je m'y attendais, n'avait pas manqué de venir s'enquérir de l'effet qu'avait produit son candidat. Ne doutant pas que la réponse que je lui ferais serait positive, elle me félicita chaleureuse-

ment de l'avoir différée, tant il était vrai selon elle que l'assurance d'être aimés rend les hommes plus vaniteux que des dindons et qu'il est bon que les femmes leur fassent sentir, à l'occasion, que le don qu'elles leur font d'elles-mêmes n'a aucun caractère obligatoire; que c'est en quelque sorte une faveur qu'ils doivent apprécier comme telle.

La nuit même, je fus réveillée par un bruit. Je tressaillis. Une forme humaine se découpait dans l'encadrement de la porte. Je demandai qui était là.

La forme se baissa, et grâce à un rayon de lune provenant de la fenêtre latérale, je reconnus Jérémie. Il était à genoux, les mains sur les cuisses, et il me regardait. Il était extraordinairement beau. Je ne souhaite pas m'étendre sur le reste, Jean. Je ne veux pas me chercher d'excuses. Je ne sais pas ce qui m'a prise cette nuit-là. Jérémie repartit avant l'aube.

Il revint la nuit suivante, et celle d'après, et les suivantes. Je passais le jour dans l'attente du crépuscule. Je m'attachais de plus en plus à Jérémie.

Joseph, lui, je l'avais tout à fait oublié quand, un matin très tôt, il se présenta pour recueillir ma réponse. J'aurais déjà dû être à l'ouvrage; j'étais couchée, encore toute chaude des étreintes de Jérémie. En entrant, Joseph buta contre une couverture qui entravait la porte; il faillit perdre l'équilibre. J'eus un rire méchant. J'étais pleine de mépris pour ce vieux balourd. Je rejetai ma couverture et me levai. J'étais nue. J'exhibai mon corps devant lui comme pour lui dire: «Vois, vois ma beauté; repais-en bien tes yeux, car pour tes mains, elles ne la posséderont jamais.» Joseph avait baissé les yeux. Il sortit. Je haussai les épaules et me recouchai.

C'est une Elisabeth affolée, effarée qui fit irruption chez moi le soir même. Qu'avais-je fait à ce pauvre Joseph? Il était rentré tout pâle. Il n'y avait pas eu moyen de lui tirer un mot.

— Tu ne lui as pas dit non? finit par s'écrier ma tante horrifiée.

Eperdument elle me détailla les qualités de

Joseph, les avantages que je tirerais d'une union avec lui. La nuit tombait. Mes pensées allaient toutes vers Jérémie qui bientôt me rejoindrait; j'avais hâte que ma tante décampât.

Je crus me trouver mal quand je l'entendis dire qu'il faisait nuit et qu'elle attendrait le lendemain pour s'en retourner. Je lui représentai que la route était sûre. C'était un mot de trop: l'ombre d'un soupçon traversa le visage de ma tante. J'ajoutai précipitamment qu'enfin elle faisait à son gré et que de toute façon je serais heureuse qu'elle restât. Il me sembla que l'ombre, dans ses yeux, se dissipait; au vrai elle était toute à son mécontentement.

Elle ne m'en dit mot durant le dîner. Mais il éclatait sur son visage. Je risquai des paroles aimables; elle ne répondit pas. Je n'insistai pas. Je mangeai de mauvais appétit; j'étais dans la crainte que la porte s'ouvrît sur un Jérémie qui aurait l'air de ne pas la pousser pour la première fois.

Nous nous étendîmes. Ma tante ne tarda pas à s'endormir; on n'entendait plus dans la pièce que son souffle régulier. J'en fus un peu tranquillisée: il y avait toute chance qu'elle ne s'aperçût pas de l'entrée de Jérémie qui, la voyant, se retirerait aussitôt. J'attendis donc sa venue d'un cœur plus paisible. Plusieurs heures passèrent. Il me tardait maintenant qu'il entrât; au point que mon esprit s'échauffant de plus en plus, je fus sur le point de réveiller ma tante pour lui jeter à la face que oui, j'avais un amant jeune, beau, qui m'aimait et que j'attendais.

Bien me prit de n'en rien faire. Près de trois heures après minuit, Jérémie ne s'était toujours pas manifesté. Je finis par me laisser glisser au sommeil en pensant qu'il avait sans doute vu ma tante entrer et ne pas ressortir.

Lorsque je m'éveillai, le lendemain matin, ma tante était partie. La peine que j'éprouvai qu'elle l'eût fait sans m'embrasser le céda vite à une faim redoublée de Jérémie.

Mon travail fut maladroit. Le soleil m'impatient-

tait qui semblait mettre une lenteur particulière à accomplir sa course.

La nuit venue, je me couchai et entrepris de m'endormir, afin que Jérémie, quand il entrerait, ne pût penser que je vivais dans son attente. En vain.

Une heure passa. Puis deux. Puis trois. Toujours pas de Jérémie. Le soleil se leva sans qu'il m'eût rejointe; j'étais au bord de la crise de nerfs. Forte de l'amour de Jérémie, j'avais repoussé Joseph et je m'étais brouillée avec ma tante. Et voici que Jérémie me délaissait, il se moquait bien de moi et de tout ce qui pouvait m'arriver. Qu'il n'osât reparaitre devant mes yeux: je le chasserais aussitôt.

Il ne se représenta pas. Ni cette nuit-là, ni la suivante, ni jamais. Je ne reverrais plus Jérémie. La rumeur publique m'apprit qu'il s'était enfui avec Sarah, la prostituée, après avoir dévalisé son père.

Le coup me toucha au cœur. Mais mon chagrin devint désespoir quand, ainsi que je le redoutais, n'eut pas lieu quelques jours plus tard ce petit événement qui chaque mois survient chez les femmes qui n'attendent point d'enfant.

Les jours qui suivirent furent des jours d'horreur. Les nuits, pire. Je songeai à me tuer. Mais déjà j'aimais ce petit être qui croissait dans mes entrailles et, pour lui, je renonçai. Rongée de honte, je décidai du moins de quitter Nazareth avant que mon embonpoint ne se remarquât. Je projetai tout d'abord de m'exiler dans une contrée lointaine où nul ne me connaissait. Mais la solitude et l'adversité m'effrayèrent, pour l'enfant qui naîtrait autant que pour moi-même, et je résolus en dernier ressort d'aller me jeter aux pieds de ma tante, dont je savais la bienveillance insondable.

Je partis nuitamment, à pied, sans bagages qu'un baluchon contenant un peu de linge et l'écuelle de Joseph. C'est à peu près à mi-chemin que *cela* eut lieu. Le seul souvenir me rend toute tremblante.

Ce fut comme si le soleil explosait dans la nuit. Je fus éblouie. Je ne vis plus rien qu'une danse d'étoiles.

Peu à peu ma vue se rajusta et c'est alors que devant moi, au milieu du chemin, m'apparut un ange. Je compris tout de suite que c'était un ange parce qu'il avait des ailes. Et il était très beau. Je me jetai à genoux et me mis à sangloter, car je ne doutais pas que cet ange vînt me demander compte de mon inconduite. J'entendis alors :

— Relève-toi.

Et comme je m'étais relevée j'entendis encore — et c'était comme un chant qui me subjuguait :

Bénis le Seigneur, car Il t'a choisie. Ecoute. Un grand Dessein est né dans l'esprit de ton Dieu: Il veut te racheter, toi et tes semblables!

Et toi, tu es la première à l'apprendre. Mieux: de ce Dessein tu seras l'instrument.

Un Fils te naîtra. Et Dieu reconnaîtra ce Fils pour sien. Et ce Fils rachètera le monde. Ecoute.

Nul ne saura que tu as connu Jérémie. Tu n'en diras mot. Et personne ne le saura. Jérémie ni Sarah la prostituée ne le révéleront. Car ils ne sont plus de ce monde.

Retourne à Nazareth. Et là, attends. Tu recevras la visite de Joseph. Et tu l'accepteras pour époux, et, très humblement, tu le remercieras de te prendre pour femme. Car tu es indigne de lui.

Et au bout d'un mois de fiançailles, tu diras: «J'attends un enfant.» Tu en attendras un en effet. Et toi, tu jureras que tu n'as jamais connu d'homme. Chose incroyable. Mais Joseph croira. Et Elisabeth croira. Mais Zacharie ne croira pas et des femmes t'examineront. Alors, on saura que tu dis vrai. Et Joseph et Elisabeth et Zacharie lui-même croiront que tu portes le Fils de Dieu.

Il naîtra. Et, ce monde, Il le rachètera.

Et, par faveur, voici le reste de ce qu'il t'est permis de savoir — rien de plus. Qu'un homme engendré par un homme, et un homme de l'espèce de Jérémie, ait été choisi par Dieu pour son Fils, aucun ne le croirait. Et il est bon d'offrir des fables aux hommes, ces enfants. Et il est juste que soient sauvés

avant tous ceux qui auront cru l'incroyable. Voilà pourquoi le Fils de Dieu naîtra d'une Vierge: toi, Marie la pécheresse que sauve la grâce de Dieu.

Alors l'ange mit un genou en terre devant moi, baissa la tête et dit:

Je te salue, Marie la pécheresse, toi, la Mère de Dieu!

Et je ne vis plus rien.

Et il ne se passa rien que n'ait dit l'ange.

(Moi, Jean, le Disciple que Jésus aimait, j'ai recueilli de la bouche de Marie, sur son lit de mort, cette Révélation. Il ne m'appartient pas de la divulguer ni de la détruire. Le Seigneur décidera de son sort — le Seigneur que j'aime et révère.)